HAL open science

Connotations culturelles et traduction : entre variation diachronique et variation synchronique

Corinne Wecksteen-Quinio

To cite this version:

Corinne Wecksteen-Quinio. Connotations culturelles et traduction : entre variation diachronique et variation synchronique. Nikol Dziub; Tatiana Musinova; Augustin Voegele. Traduction et interculturalité. Entre identité et altérité, n° 36, Peter Lang, pp.51-63, 2019, Études de linguistique, littérature et art, 978-3-631-78561-4. hal-03290169

HAL Id: hal-03290169

https://univ-artois.hal.science/hal-03290169

Submitted on 11 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Connotations culturelles et traduction : entre variation diachronique et variation synchronique

Corinne Wecksteen-Quinio, Université d'Artois (« Textes et Cultures », EA 4028, équipe « Études transculturelles »)

Introduction

La traduction a toujours été un moyen de médiation permettant la communication interculturelle, mais elle est aussi un mode de croisement des cultures, et ce lien étroit qui unit traduction et culture a été souligné par Christiane Nord, qui déclare : « Translating means comparing cultures » (Nord 1997 : 34). Il est également intéressant de noter que depuis un certain nombre d'années maintenant, la traduction est entrée dans une ère où le paradigme culturel est mis à l'honneur, et où est examiné le rapport dialectique entre la traduction et la théorie des transferts (Fedorova, 2012 ; Espagne 2013).

Il conviendrait évidemment de s'attarder sur le concept de culture, qui est à « manier avec prudence » (Cordonnier 1995 : 10), tandis que L. Dollot ajoute « le mauvais usage du mot culture vient de son caractère insaisissable, en fait de l'impossibilité de lui donner une définition correcte et acceptable par tous » (Cordonnier : *Ibid.*). Nous ne pourrons, dans le cadre de cette contribution, nous étendre de façon trop approfondie sur ce concept[1], et nous nous contenterons donc de dire que nous entendrons ici par culture ce que Jean-Louis Cordonnier appelle « le fait culturel qui est le propre de l'Autre[2], et qui fait partie intégrante du texte » (Cordonnier 1995 : 11-12)[3].

Si le lien entre traduction et culture est avéré, celui qui existe entre connotations et culture l'est aussi, puisque celle-ci pourrait se définir par celles-là, Martinet allant jusqu'à dire : « la culture n'est pas dans les dénotations, mais dans les connotations. (Martinet 1989 [1981] : 1292). Il faudrait là encore consacrer du temps au concept de connotation, mais nous renvoyons pour cela à d'autres études (Wecksteen 2005) et indiquons simplement que par connotation culturelle, nous entendons la charge à valeur émotive, souvent implicite, qui s'attache à un élément culturel propre à l'Autre.

C'est la confrontation des cultures par le prisme de la traduction qui va nous intéresser, puisqu'il s'agira de voir comment le traducteur, longtemps défini comme un passeur ou, plus

---

[1] Nous renvoyons le lecteur à d'autres études, telles que celles de Meschonnic (1973), de Berman (1984) et de Cordonnier (1995, 2002) ou celles figurant dans *Palimpsestes* n° 11, pour un traitement plus général.

[2] Cordonnier utilise les concepts d'« Autre » et de « Même », pour lesquels il donne les définitions suivantes : « *Le Même* (avec majuscule) renvoie au groupe socio-culturel auquel j'appartiens. Suivant le contexte, il pourra se référer à différents niveaux (local, régional, national…), à l'intérieur du Monde occidental. Il pourra désigner également ce dernier dans sa totalité. *L'Autre* (avec majuscule), est cet être qui n'appartient pas à ma culture. Il désigne *l'Étranger* occidental, mais tout aussi bien l'étranger de culture non-occidentale, par conséquent *l'Étranger* en général. Quant à l'altérité, elle est la manifestation du problème anthropologique, psychanalytique, philosophique, linguistique, traductionnel » (Cordonnier 1995 : 8, note 4).

[3] E.E. Davies définit la culture comme « the set of values, attitudes and behaviours shared by a group and passed on by learning » (Davies 2003 : 68). R. Scollon et S.W. Scollon en proposent la définition suivante : « When we use the word "culture" in its anthropological sense, we mean to say that culture is any of the customs, worldview, language, kinship system, social organization, and other taken-for-granted day-to-day- practices of a people which set that group apart as a distinctive group » (Scollon et Scollon *in* Hietaranta 2000 : 87).

récemment, comme un intermédiateur (Durieux 2010)[4], peut réussir à percevoir et à faire percevoir les connotations culturelles propres à l'Autre.
Nous nous intéresserons aujourd'hui à un paramètre qui nous semble important, celui de la variabilité. En effet, les charges connotatives ne sont pas immuables dans le temps et le paramètre humain qu'est le traducteur intervient aussi, ce qui introduit une dimension supplémentaire de variabilité et de subjectivité dans l'équation. Cette présentation s'articulera donc en deux temps, avec l'examen de quelques exemples choisis qui permettront d'illustrer les variations diachronique et synchronique susceptibles d'entrer en jeu dans l'interprétation et la traduction des connotations culturelles.

1. Variation diachronique

Tout signe est susceptible de se charger, à un moment ou à un autre, de connotations, ce que l'on peut rattacher, selon Tournier, à une « forme subtile de création lexicale […] qui tient à l'évolution des référents » (Tournier 1985 : 45). Nous voudrions illustrer cet aspect, ainsi que les enjeux en matière de traduction, à l'aide d'un toponyme puis d'un anthroponyme et d'un nom commun.
Certains noms propres possèdent en effet un potentiel de signification très riche, ils peuvent se charger d'implicite, qu'il faudra repérer afin de déterminer quelles connotations sont actualisées dans un texte appartenant à une culture et à une époque données.
Prenons l'exemple suivant pour montrer comment la charge connotative peut évoluer et se transformer au cours du temps :

I once tried to describe to a very well-known American intellectual the conditions among Negroes in the South. My recital disturbed him and made him indignant; and he asked me in perfect innocence, 'Why don't all the Negroes in the South move North?' I tried to explain what has happened, unfailingly, whenever a significant body of Negroes move North. They do not escape Jim Crow: they merely encounter another, not-less-deadly variety. They do not move to Chicago, they move to the South Side; they do not move to New York, they move to ***Harlem****. The pressure within the ghetto causes the ghetto walls to expand, and this expansion is always violent. (Baldwin 1991 [1964] : 65)*

Dans cet exemple, tiré d'un essai de James Baldwin publié en 1964, *Harlem* est employé comme symbole de ghetto noir, ce qu'il était effectivement à cette époque. Si cette interprétation est la première qui vient à l'esprit aujourd'hui, à cause des associations d'idées qui se sont créées au fur et à mesure de l'importance que prenaient les Noirs dans ce quartier sur un plan quantitatif, il faut savoir que Harlem n'a pas toujours eu les mêmes connotations. On trouve ainsi un exemple d'utilisation du terme dans une nouvelle d'Edgar Poe publiée en 1845 :

[…] I was brought to think of my friend, M. Ernest Valdemar, the well-known compiler of the "Bibliotheca Forensica", and the author (under the nom de plume of Issachar Marx) of the Polish version of "Wallenstein" and "Gargantua". M. Valdemar, who had resided principally at ***Harlem****, N.Y., since the year 1839, is (or was) particularly noticeable for the extreme spareness of his person […] (Poe [1845] : 34)*

[4] Christine Durieux (2010 : 23) qualifie le traducteur d'« intermédiateur dans la chaîne de communication interlinguistique » et indique que pour elle, traduire est « une opération de communication et d'intermédiation rendant possible un dialogue interlinguistique et interculturel ».

Dans la version de Baudelaire, le toponyme est simplement reporté[5], sans indication particulière, ce qui n'est guère étonnant puisqu'au XIXe siècle, époque à laquelle Baudelaire a fait cette traduction, le quartier n'avait pas l'image de ghetto qu'il a acquise par la suite :

[…] je fus amené à jeter les yeux sur mon ami, M. Ernest Valdemar, le compilateur bien connu de la *Bibliotheca forensica*, et auteur (sous le pseudonyme d'Issachar Marx) des traductions polonaises de *Wallenstein* et de *Gargantua*. M. Valdemar, qui résidait généralement à **Harlem** (New York) depuis l'année 1839, est ou était particulièrement remarquable par l'excessive maigreur de sa personne […]. (Baudelaire s.d. : 219-220)

En revanche, dans une traduction de 1987, le traducteur assortit le report d'une explicitation du sens, par l'intermédiaire d'une note de bas de page :

[…] Je fus amené à penser à mon ami, M. Ernest Valdemar, compilateur réputé de la « Bibliotheca Forensica », et auteur (sous le pseudonyme d'Issachar Marx) des versions polonaises de « Wallenstein » et de « Gargantua ». M. Valdemar, qui résidait principalement à **Harlem**, New York, depuis 1839, est (ou était) facilement reconnaissable à l'extrême fragilité de sa personne […] (Lofficier 1987 : 35)
note : « Harlem, New York : à l'époque de Poe, quartier résidentiel à la mode. L'afflux de population noire commença vers 1910 ».

Le traducteur a sans doute estimé qu'il y avait un risque de confusion ou d'interprétation erronée pour le lecteur de 1987, étant donné qu'à la fin du XXe siècle, Harlem était le symbole du quartier noir, pauvre et violent. On notera que le lecteur français en sait donc davantage que le lecteur anglophone lambda, qui n'est pas forcément conscient de cet aspect lié au toponyme au XIXe siècle. Signalons toutefois que cette traduction figure dans un ouvrage bilingue assorti de notes, qui font partie intégrante de la traduction et constituent une sorte de sous-titrage permettant la transmission des connotations. On voit donc que la connotation n'est pas un donné préexistant, naissant avec le terme comme un noyau sémantique ou un invariant. La connotation apparaît, se transforme, évolue. Il faut d'ailleurs noter que le début du XXIe siècle a vu une redynamisation de Harlem, avec le retour d'une population blanche profitant de loyers abordables, ce qui tend à réduire considérablement la dimension « ghetto » du quartier et à participer à son embourgeoisement (Sacks).

L'interprétation d'un terme et de ses connotations ne va donc pas de soi, puisqu'elle est susceptible de fluctuer selon les époques et nous aimerions maintenant examiner un exemple où figure un anthroponyme allusif, qui montre bien que, sorti de son contexte temporel et culturel, un énoncé risque de devenir difficilement compréhensible :

"[…] Hi Skeeter."
"Hi, Dad." […]
"Danny, this is Ms Roth…" Linda began. […]
"Hi, Danny." I gazed at Neil. "What's this Skeeter business, anyway?"
Neil smiled. "Just a dad name."

[5] Nous utilisons le terme « report » dans le sens que lui a donné Michel Ballard (2003 : 154) : « Le report est un acte de traduction consistant à reporter dans le texte d'arrivée un élément du texte de départ pour des raisons de nécessité (trou lexical) ou par désir de préserver la spécificité d'un élément du TD ou de créer de la couleur locale : la non-traduction des anthroponymes d'individus qui ne sont pas des personnages historiques relève du report ».

*I stuck out my hand to the kid. "**I like Danny better. Unless it's short for Danforth**." The kid shook my hand dutifully, if lamely, without meeting my eyes.*
Linda laughed, getting my little joke. "Don't worry, it isn't."
***"I had a feeling."** (Maupin 1993 [1992] : 243-244)*

- […] Salut, Skeeter !
- Bonjour, papa. […]
- Danny, je te présente Miss Roth…commença-t-elle. […]
- Salut, Danny ! (Je levai les yeux vers Neil.) C'est quoi, cette histoire de Skeeter ?
- Un petit surnom, m'expliqua Neil en souriant.
- **Je préfère Danny**, avouai-je en tendant la main au petit garçon.

Il la serra comme il se devait – quoique un peu mollement– mais évita mon regard. (Rosso 1999 : 290)

On remarque que plusieurs phrases de ce passage n'ont pas été traduites : il s'agit de la référence au prénom *Danforth* ainsi que des éléments de narration ou de dialogue qui y faisaient suite. La version américaine, cependant, laissait clairement voir que ce passage comportait un trait d'humour, grâce à l'énoncé *Linda laughed, getting my little joke* (« Linda comprit ma petite blague et rit »). Si l'on essaie de se replonger dans le contexte historique et culturel de l'époque, on peut émettre une hypothèse pour essayer de parvenir à saisir l'allusion qui est faite. Il faut savoir que le roman a été publié pour la première fois en 1992. Après quelques recherches, nous avancerions l'idée suivante : *Danforth* pourrait renvoyer à Dan Quayle, vice-président américain de 1989 à 1993, dont le nom complet est en fait James Danforth Quayle. Il faut savoir que Quayle fut considéré comme quelqu'un d'assez stupide, en partie à cause des gaffes qui ont émaillé ses discours. Il traîna cette image très longtemps, même après la défaite des Républicains cette même année. De plus, certaines indications dans le roman tendent à montrer que le personnage qui prononce cette phrase n'apprécie pas particulièrement les Républicains.
On peut ainsi comprendre pourquoi le personnage dit aimer le nom Danny, *Unless it's short for Danforth*/« sauf si c'est le diminutif de 'Danforth' ». De même, la réponse *Don't worry, it isn't*/« Ne t'en fais pas, ce n'est pas le cas », montre bien que des connotations négatives étaient attachées à ce prénom à cette époque-là. Plus de vingt ans plus tard, on s'aperçoit que l'allusion est perdue, ou qu'elle demande un effort de remémoration non négligeable. Si notre analyse est juste, nous pourrions proposer la traduction suivante :

- Salut, Danny ! (Je levai les yeux vers Neil.) C'est quoi, cette histoire de Skeeter ?
- Un petit surnom, m'expliqua Neil en souriant.
- Je préfère Danny, avouai-je en tendant la main au petit garçon. **Sauf si c'est le diminutif de Danforth.**

Il la serra comme il se devait – quoique un peu mollement– mais évita mon regard.
Linda comprit ma petite blague et rit.
- Ne t'en fais pas, ça n'a rien à voir avec ce bêta de Dan Quayle / avec ce bêta qui nous fait office de vice-président.
-Je m'en doutais.

Les suggestions proposées font référence à ce qui semblait être la caractéristique principale de la personne dans l'esprit de nombreux Américains (« bêta »), avec soit son nom complet, soit la fonction qu'il occupait. Nous en disons certes plus que le texte de départ, puisque nous donnons au lecteur français un indice, mais nous lui laissons le soin de faire des recherches complémentaires s'il en ressent le besoin ou l'envie. Nous voyons donc ici comment le

facteur diachronique peut contribuer à l'opacification des connotations, surtout lorsqu'elles se conjuguent au phénomène de l'allusion, très souvent lié à l'actualité.

Le troisième exemple de cette partie est constitué par le désignateur culturel *drugstore*. Il va nous permettre d'examiner le cas particulier des emprunts et de montrer comment la dimension diachronique peut influer sur leur perception, dans la mesure où l'emprunt peut voir son contenu dénotatif premier déformé au fil du temps :

After school I used to work in the Valhalla ***drugstore****. […]*
This ***drugstore*** *was maybe old-fashioned, but it was large and dark and cool […].*
The Valhalla was the gathering place of Wachata County till a certain Rufus Mc Pherson came to town and opened a second ***drugstore*** *[…]. (Capote [1945]* in *Bruneteau et Luccioni 1968 : 356)*

Les classes terminées, j'allais travailler au ***drugstore*** *Valhalla*. […]
Ce ***drugstore***, si démodé qu'il fût, était vaste, sombre et frais […]
Le *Valhalla* était le rendez-vous de tout le comté de Wachata, jusqu'au jour où un certain Rufus Mc Pherson débarqua en ville et ouvrit un deuxième ***drugstore*** […]. (Doubrovski 1953 : 99-100)

Dans cette traduction de 1953, on remarque que le terme américain est reporté tel quel pour les trois occurrences, et qu'il est signalé par les marqueurs de connotation autonymique[6] que sont les italiques, ce qui tendrait à montrer qu'à l'époque, il n'était pas totalement intégré à la langue française. Son utilisation répond ici à une motivation proprement linguistique, au besoin de combler un vide lexical, correspondant à l'absence, dans la langue-culture d'arrivée, d'un objet ou d'un phénomène spécifique de la civilisation américaine, le *TLFi* indiquant comme première acception de *drugstore* : « [Aux États-Unis et au Canada] Établissement commercial comprenant une pharmacie, débitant divers produits (cosmétiques, tabac, journaux, menus articles) et servant généralement des rafraîchissements et parfois des repas légers ».

Voyons maintenant la traduction proposée 15 ans plus tard par Claude Bruneteau et Jean-Mathieu Luccioni dans leur manuel de version publié en 1968 :

Dans mon enfance, je travaillais après la classe à l'**épicerie-buvette** du Walhalla. […]
Ce **magasin** était peut-être vieillot, mais il était vaste, sombre et frais […]
Le Walhalla était le rendez-vous du comté de Wachata jusqu'au jour où un certain Rufus Mc Pherson vint s'établir dans le bourg et ouvrit un autre **bazar** […]. (Bruneteau et Luccioni 1968 : 357 et 359)

On remarque que les traducteurs utilisent trois termes différents pour traduire *drugstore* : tout d'abord une traduction-définition (« épicerie-buvette »), puis un hyperonyme (« magasin »), pour des raisons d'ordre stylistique[7], et enfin un terme approximatif (« bazar », pour lequel le

---

[6] « On appelle connotation langagière réflexive, ou autonymique, la situation d'un signe qui signifie, comme connotateur, son signifiant et son signifié dénotatif, selon la formule E_1 (C_1 (E_1 (C_1))), par exemple celle du mot *marginal*, dans ces deux phrases :
C'est un marginal, comme on dit aujourd'hui
C'est un marginal, comme on appelle maintenant l'inadapté social (ou les inadaptés sociaux) » (Rey-Debove 1997 [1978] : 253). On voit donc qu'avec la connotation autonymique, on emploie un signe et on le cite tout à la fois.

[7] Une note précise que « l'anglais supporte mieux la répétition que le français ».

Petit Robert donne comme définition : « Marché public en Orient », et par extension « Lieu, magasin, boutique où l'on vend toutes sortes d'objets, d'ustensiles »).
La raison pour laquelle les traducteurs répugnent manifestement à utiliser le terme américain en 1968 semble être liée aux connotations désormais attachées à l'emprunt « drugstore » en français à cette époque. En effet, il faut savoir que le concept a été importé des États-Unis à la fin des années 1950 par le publicitaire Marcel Bleustein-Blanchet[8], qui l'a librement adapté, le terme en étant venu à désigner dans les grandes villes françaises un « [e]nsemble moderne formé d'un bar, d'un café-restaurant, de magasins divers, parfois d'une salle de spectacles » (seconde acception du *TLFi*).
On ne s'étonnera donc pas de trouver la note suivante donnée par les auteurs du manuel pour expliquer la façon dont ils ont traduit la première occurrence de *drugstore* : « La mode en est assez récente à Paris ; mieux vaut une traduction qui évoque l'atmosphère d'une petite ville de province ». Étant donné que l'action se passe effectivement dans une petite ville du sud des États-Unis et que, de plus, dans le texte de Capote on trouve *drugstore* associé à *old-fashioned*, on peut penser que ceci serait entré en contradiction avec les connotations de modernité et l'aspect très urbain attachés à ce terme en France à l'époque. Ceci montre que les traducteurs ont tenu compte de l'évolution sémantique de l'emprunt *drugstore* en français, évolution qui s'est faite rapidement, tant sur le plan dénotatif que sur le plan connotatif.

Les trois exemples de cette première partie nous ont permis de voir à quel point le sens attaché aux éléments culturels était soumis à l'influence du temps : leurs connotations sont susceptibles de s'opacifier lorsqu'elles sont liées à une allusion (exemple de *Danforth*) ou d'évoluer si le référent extralinguistique auquel renvoie le terme subit des changements d'ordre sémantique (cas de *Harlem* et de *drugstore*).

2. Variation synchronique

Voyons maintenant comment la variabilité des connotations culturelles peut s'envisager dans une perspective synchronique. L'exemple que nous prendrons pour illustrer notre propos est celui du terme *redneck*, relevé dans trois romans qui s'échelonnent de 1984 à 1992, et pour lequel nous avons trouvé des traductions variées dans les versions françaises, publiées entre 1986 et 1999.
Commençons tout de suite par un exemple tiré d'un roman de John Grisham :

Billy Ray Cobb was the younger and smaller of the two ***rednecks****. (Grisham 1992 [1989] : 1)*

Billy Ray Cobb était le plus jeune et le plus petit des deux ***rednecks***[1]. (Defert 1994 : 9)
1. Littéralement cou rouge. Fermier de condition très modeste dans les États du Sud. *(N.d.T.)*

Le traducteur procède à un report, l'italique signalant le xénisme, mais il l'assortit d'une note. La définition est un peu plus restrictive que celles proposées par certains dictionnaires unilingues, dont la consultation est très instructive, puisque tous répertorient les connotations axiologiques, de type péjoratif, associées à ce terme qui renvoie à une population spécifique : la connotation semble être ici intrinsèque au signe en langue et représenter une constante au

[8] « L'idée du drugstore faisait partie du trésor de concepts neufs que j'avais ramené de mon dernier voyage aux Etats-Unis. Il apporte aux parisiens [sic] un ensemble de services inédits : de la presse à la pharmacie ouverte jour et nuit, du restaurant à la librairie, de l'épicerie fine aux disques. C'est le lieu de rendez-vous des parisiens [sic] de tout âge et de toute condition » (Marcel Bleustein-Blanchet - Fondateur de Publicis – 1958) ; http://www.publicisdrugstore.com, consulté le 18 décembre 2016.

niveau de l'usage culturel américain, la formulation même indiquant la perception négative attachée au référent. Toutefois, ils ne donnent pas tous forcément de lieu géographique précis, même s'il est vrai que les zones rurales sont situées davantage au sud qu'au nord[9]. Outre l'aspect rural, l'accent semble surtout mis sur l'absence d'éducation et les idées conservatrices bien arrêtées.
Si le report est la solution employée par Defert pour la plupart des occurrences de *redneck*, nous avons néanmoins trouvé d'autres stratégies dans ce roman, dont l'action se passe en effet dans le sud des États-Unis et où l'opposition Noirs/Blancs est assez forte :

One brawl spilled through the door into the parking lot, where a group of wild ***rednecks*** *kicked and clawed each other at random until they grew winded and returned to the dice table. (Grisham 1992 [1989] : 14)*

Une querelle éclata bientôt. Un groupe de **Blancs** en furie sortit de chez Huey pour en découdre sur le parking. Les coups de pied et les coups de poing plurent au hasard, jusqu'à ce que les belligérants soient hors d'haleine, et tout le monde repartit à la table de jeu. (Defert 1994 : 27)

À partir du moment où le terme *redneck* a été employé et explicité dès la première page du roman et que le lecteur a compris qu'il renvoyait à un certain type de Blancs, Defert a estimé qu'il était possible d'utiliser simplement le nom « Blancs », dans la mesure où le contexte ne laisse guère de doute sur le type de personnages décrits, et probablement par souci de variation, car c'est de nouveau « redneck » qui apparaît dans le paragraphe qui suit (que nous ne reproduisons pas). Un peu plus loin, Defert procède encore différemment :

From his looks and mannerisms, Bernard was a polished attorney, at least he was known as such in Memphis. He was, however, in the process of being totally degraded and humbled before ***a small-town, redneck judge*** *with a quick tongue. (Grisham 1992 [1989] : 69)*

À en croire ses manières et sa mise élégante, Bernard était un avocat de la haute société, du moins il était connu comme tel à Memphis. Et il était en train d'être humilié et ridiculisé par **un petit juge de campagne** à la langue bien pendue. (Defert 1994 : 105)

Il est intéressant de noter que l'on a affaire ici à l'adjectif *redneck* et que la note donnée par Defert au début du roman ne peut s'appliquer telle quelle puisque l'adjectif qualifie un juge et non un fermier. C'est un autre aspect de *redneck* qui est mis en avant ici, le côté rural, ce qui renforce et complète *small-town* (adjectif péjoratif signifiant « provincial »), par opposition à l'avocat (*polished attorney*) venant de la métropole qu'est Memphis. D'ailleurs, le *Robert & Collins* donne « rustre, péquenaud » comme équivalent français de *redneck*, tandis que le *Hachette Oxford* donne « péquenaud » pour le nom (en précisant que *redneck* est injurieux) et « ultraréactionnaire » pour l'adjectif. On peut considérer que le terme a été en parti rendu par le syntagme « de campagne », soulignant ainsi l'opposition qui existe entre l'avocat et le juge.

---

[9] Ainsi, le *Longman Dictionary of English Language and Culture* donne pour *redneck* : « *infml derog, especially AmE* a man who lives in a country area, especially one who is uneducated or poor and has strong, unreasonable opinions », le *Longman Dictionary of Contemporary English* proposant une définition similaire, tandis que l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary of Current English* donne : « (*informal, disapproving*) (sometimes *offensive*) a man who lives in a country area of the US, has little education and has strong CONSERVATIVE political opinions ». En revanche, le *Longman Dictionary of the English Language* signale que ce terme s'applique aux Blancs du sud : « *derog* a white member of the rural labouring class of the southern USA ».

Dans un autre roman, écrit par William Boyd, c'est aussi ce décalage entre la grande ville et l'Amérique profonde qui est souligné :

'Actually, I've got the most appalling indigestion. I drank something called Henry's Goat and ate something called hoppin' john.'
*'**Redneck** food, Henderson. You've got to be reared on that stuff. […]' (Boyd 1985 [1984] : 183)*

— A vrai dire, j'ai la plus abominable des indigestions. J'ai bu quelque chose qu'on appelle le Bouc d'Henry et j'en ai mangé une autre du nom de file-au-trône.
— De la bouffe de **paysans**, Henderson. Il faut avoir été élevé avec. […] (Besse 1986 : 159)

Le terme *redneck* est d'autant plus péjoratif que celle qui le prononce est une New-Yorkaise. C'est aussi dans ce sens qu'il faut prendre le mot « paysan », ce qui est facilité par l'association avec le terme familier « bouffe » rendant le nom *food*. La traductrice nous offre une variante dans l'extrait suivant, où « cul-terreux » est une expression à la fois familière et péjorative (*Petit Robert*) pour désigner un paysan :

*Melissa was wondering how Henderson had spent his 'precious' time while her little baby was getting corrupted by some **redneck** pervert. (Boyd 1985 [1984] : 314)*

Mélissa se demandait comment Henderson avait passé son "précieux" temps alors que son petit bébé à elle se faisait corrompre par un **cul-terreux** pervers. (Besse 1986 : 269)

En revanche, dans l'extrait suivant, tiré d'un roman d'Armistead Maupin, le traducteur a sélectionné un autre aspect du terme *redneck* :

[Deux femmes se font suivre par deux types en voiture.]
*I could hear them hollering now, a **rednecky** sort of croon. The only word I could make out for certain was "dick." Why is it that some guys can't see a nice pair of boobs without bursting into a love song to their peckers? If it's boobs they like, why don't they talk about boobs? (Maupin 1993 [1992] : 29)*

Ils s'étaient assez rapprochés pour que je les entende brailler, maintenant, une espèce de chanson **aux accents plutôt vulgaires**. Le seul mot que j'identifiais sans doute possible était « queue ». Comment se fait-il qu'une bande de mecs qui repère une belle paire de nibards ne puissent s'empêcher d'entonner séance tenante un hymne à la gloire de leur quéquette ? Pourquoi, puisque ce sont les beaux nichons qui leur plaisent, leurs chansons ne parlent-elles pas de nichons ? (Rosso 1999 : 45)

Il n'est pas question de ruralité ici, puisque l'action se passe à Los Angeles, et le traducteur a estimé que, dans ce contexte, le trait principal qui ressortait du terme *redneck* était le manque d'éducation, rendu clairement dans le texte d'arrivée par « aux accents plutôt vulgaires ».

Tous ces exemples permettent de voir que sur la « palette » de connotations qui colorent le terme *redneck*, le traducteur devra sélectionner l'élément sous-jacent le plus pertinent sur ce « nuancier » en fonction du contexte discursif où le terme apparaît, certains éléments restant en filigrane, ce qui implique que la traduction ne sera pas toujours la même pour un terme identique.

Une des caractéristiques majeures de la connotation, même au niveau synchronique, semble donc être la variabilité, tant sur le plan de l'interprétation que sur celui de la réexpression, qui est due en partie au fait que la connotation fonctionne essentiellement comme indice de modalisation de l'énoncé, dont les formes et les valeurs peuvent être variées, avec des connotations énonciatives de type axiologique et affectif, entre autres.

Conclusion

Les cultures constituent le substrat implicite à partir duquel se développe un ensemble non fini de connotations, ces dernières pouvant être considérées comme des supposés culturels, dans la mesure où elles s'actualiseront spontanément chez la majeure partie des locuteurs de la culture en question. Ces valeurs prégnantes associées aux connotations vont ensuite devoir être interprétées par le traducteur et elles seront mises au jour par la pratique même de la traduction, qui servira de révélateur. En effet, il s'agit d'abord pour le traducteur de déterminer quel est le trait le plus pertinent dans le texte de départ, tâche qui n'est pas toujours aisée, en raison de la possibilité d'interprétations multiples dans certains cas et de la subjectivité inhérente à la pratique traductive. Puis il revient à ce même traducteur, dans sa position de « contrebandier de culture » (Antoine 1999 : 11), de tenter de faire apparaître ce trait dans le texte d'arrivée. Comme nous l'avons vu, ce « passage » est soumis à des variations d'ordre diachronique et synchronique, et il se fait plus ou moins discrètement, par le simple report parfois, mais aussi par le recours à la note, à l'incrémentialisation, ou à la substitution sémantique, qui permettent, à des degrés divers, le transfert des connotations culturelles au-delà des barrières des langues. La traduction peut refléter la mise en contact des cultures, voire favoriser la rencontre linguistico-culturelle en participant à cette « éducation à l'étrangeté » prônée par Antoine Berman (1999 [1985] : 73), mais nous avons vu également comment l'emprunt pouvait parfois être trompeur, en raison de l'évolution sémantique susceptible de modifier l'acception de départ. Quoi qu'il en soit, toutes les stratégies évoquées constituent une palette de possibles, que les traducteurs utilisent et alimentent à la fois, car les choix ne valent que pour un texte particulier et dépendent toujours de celui qui les met en œuvre, en toute subjectivité.

Bibliographie

Références

ANTOINE, Fabrice. 1999. « Lexiculturel, traduction et dictionnaires bilingues ». In ANTOINE, Fabrice (Ed.) *Humour, Culture, Traduction(s)*, Villeneuve d'Ascq : Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, p. 11-18. Ateliers n° 19.

BALLARD, Michel. 2003. *Versus : la version réfléchie : anglais-français. Vol. 1 Repérages et Paramètres*. Gap/Paris : Ophrys.

BERMAN, Antoine. 1984. *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard. Collection Tel, n° 252.
—, 1999 [1985]. *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris : Gallimard. Collection L'ordre philosophique.

BOYER, Henri. 2008. « Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 86, mis en ligne le 30 mars 2010. Consulté le 13 décembre 2016. <http://mots.revues.org/12962>

CORDONNIER, Jean-Louis. 1995. *Traduction et culture*. [Paris] : Didier.
—, mars 2002. « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés ». *Meta*, vol. XLVII, n° 1, p. 38-50.

DAVIES, Eirlys E. 2003. « A Goblin or a Dirty Nose? The Treatment of Culture-Specific References in Translations of the Harry Potter Books ». *The Translator*, vol. 9, n° 1, p. 65-100.

DURIEUX, Christine. 2010. « Traduire l'intraduisible : négocier un compromis ». *Meta*, vol. 55, n° 1, p. 23-30.

ESPAGNE, Michel. 2013. « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], n° 1, mis en ligne le 01 mai 2012. Consulté le 13 décembre 2016. <http://rsl.revues.org/219>

FEDOROVA, Irina. 2012. « La dimension culturelle de la traduction dans la perspective socio-écologique ». *SHS Web of Conferences*, vol. 1, pp. 2123-2142. Consulté le 13 décembre 2016. <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100179>

HIETARANTA, Pertti. 2000. « Thwarted Expectations: Investigating Translational Mishaps with Reference to Cultural Disparities ». *Target*, 12:1, p. 83-107.

LECUIT Emeline, MAUREL Denis et VITAS Duško. 2011. « La traduction des noms propres : une étude en corpus ». *Corpus*, vol. 10, n° 11, p. 201-218. Consulté le 09 janvier 2017, <http://corpus.revues.org/2086>

Longman Dictionary of Contemporary English. 2003 [1978]. Harlow : Pearson Education Limited.

Longman Dictionary of English Language and Culture. 1998 [1992]. Harlow, Addison Wesley Longman Limited.

Longman Dictionary of the English Language. 1984. Harlow : Longman.

MARTINET, André. 1989 [1981]. *Fonction et dynamique des langues*. Paris : Armand Colin.

MESCHONNIC, Henri. 1973. *Pour la poétique II : Épistémologie de l'écriture, Poétique de la traduction*. [Paris] : Gallimard. Collection nrf.

MILL, John Stuart. 1988 [1866]. *Système de logique*. Traduit sur la 6ème édition anglaise par Louis Peisse. Liège/Bruxelles : Pierre Mardaga.

NEWMARK, Peter. 1995 [1988]. *A Textbook of Translation*. Hemel Hempstead : Phoenix ELT, Prentice Hall Europe.

NORD, Christiane. 1997. *Translating as a Purposeful Activity: Functionalist Approaches Explained.* Manchester : St Jerome. Collection Translation Theories Explained.

Oxford Advanced Learner's Dictionary of Current English. 2000. Oxford : Oxford University Press.

Palimpsestes, 1998, n° 11, *Traduire la culture*.

REY-DEBOVE, Josette. 1997 [1978]. *Le métalangage*. Paris : Armand Colin/Masson.

SACKS, Marcy S. 2009. « Harlem», *Encyclopedia of African American History, 1896 to the Present: From the Age of Segregation to the Twenty-first Century*, New York, Oxford University Press. Consulté le 11 décembre 2016. http://www.oxfordaasc.com/oa/article/opr/t0005/e0521?p=oamonthA/iy6Ij5xYddY&d=/opr/t0005/e0521#.

TOURNIER, Jean. 1985. *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*. Paris : Champion ; Genève : Slatkine.

Trésor de la Langue Française informatisé, http://atilf.atilf.fr/tlf.htm.

WECKSTEEN, Corinne. 2005. *Traduction et connotation* .Thèse de doctorat, Université d'Artois, 666 p.

Corpus

BALDWIN, James. 1991 [1964]. « Fifth Avenue, Uptown: a Letter from Harlem » in *Nobody Knows My Name*. Harmondsworth : Penguin.

BOYD, William. 1985 [1984]. *Stars and Bars*. London : Penguin.
—, *La croix et la bannière*. 2001 [1986]. Traduit de l'anglais (UK) par Christiane Besse. Paris : Seuil.

BRUNETEAU Claude, LUCCIONI Jean-Mathieu. 1968. *Guide de la version anglaise*. Paris : Colin. Collection U2.

CAPOTE, Truman. *A Tree of Night and Other Short Stories* in BRUNETEAU Claude et LUCCIONI Jean-Mathieu, 1968, *Guide de la version anglaise*. Paris : Colin. Collection U2.
—, *Un arbre de nuit*. 1953. Traduit de l'américain par M.E. Coindreau et S. Doubrovski. Paris : Gallimard. Collection Folio.

GRISHAM, John. 1992 [1989]. *A Time to Kill*. London : Arrow Books.
—, *Non coupable*. 1994. Traduit de l'américain par Dominique Defert. Paris : Club France Loisirs et Éditions Robert Laffont.

MAUPIN, Armistead. 1993 [1992]. *Maybe the Moon*. New York : Harper Perennial.
—, *Maybe the Moon*. 1999. Traduit de l'américain par François Rosso. Paris : Passage du Marais.

POE, Edgar Allan. 1987. "The Facts in the Case of M. Valdemar"/« Les faits dans l'affaire de M. Valdemar » in *Weird Tales by Great Masters/Les grands maîtres de l'insolite*. Choix, traduction et notes par Jean-Marc Lofficier. Paris : Presses Pocket. Collection Langues pour Tous.
—. [s.d.]. « La vérité sur le cas de M. Valdemar ». In *Histoires extraordinaires*. Préface et traduction de Charles Baudelaire. Introduction et notes de Léon Lemonnier. Paris : Garnier.

Résumé :
Notre contribution s'interroge sur la transposabilité de certains contenus culturels spécifiques, en s'intéressant au problème épineux que présente la traduction des connotations culturelles. À bien des égards en effet, le traducteur semble être confronté à un « cas-limite », car les problèmes soulevés sont non seulement de nature linguistique mais aussi culturelle. Il faut intégrer à cela la notion de variabilité : les charges connotatives ne sont pas immuables dans le temps et le paramètre humain qu'est le traducteur intervient aussi, ce qui introduit une dimension supplémentaire de variabilité et de subjectivité dans l'équation, tant au niveau de l'interprétation des désignateurs de référents culturels (Ballard) que sur le plan des choix opérés pour élaborer le texte d'arrivée. Cette présentation s'articule donc en deux temps, avec l'examen de 5 exemples choisis qui permettent d'illustrer les variations diachronique puis synchronique susceptibles d'entrer en jeu dans l'interprétation et dans la traduction des connotations culturelles.

mots-clés : connotation, culture, diachronie, synchronie, traduction, variabilité

Summary:
In this contribution we examine to what extent it is possible to transfer certain culture-specific elements, focusing on the problems posed by the translation of cultural connotations. In many respects this seems to be a "borderline case" since the difficulties to be found are not only linguistic but also cultural. Furthermore the notion of variability also has to be taken into account——the connotative load of a cultural element can change over time and the translator,

as a human parameter, also intervenes, which introduces an additional dimension of variability and subjectivity, both for the interpretation of culture-bound references and for the choices made for the translated text. This presentation falls into two parts, based on the examination of five examples, which illustrate the diachronic and synchronic variations likely to play a part in the interpretation and translation of cultural connotations.

keywords:
connotation, culture, diachronic variation, synchronic variation, translation, variability